

un mot du petit monologue que nous venons de sténographier.

Richard atteignit le pont de Beroy et s'y engagea. A quelques pas en arrière venait Léopold.

Au milieu du pont, Richard s'arrêta et, s'accoudant au parapet, se pencha vers la rivière. Les eaux noires grondaient sourdement au-dessous de lui en heurtant les piles. Une sorte de vertige s'empara de lui. Il eut pour et recula instinctivement, mais presque aussitôt sa résolution farouche reprit le dessus ; de nouveau il voulut mourir et, se rapprochant du parapet, il se mit en devoir pour l'enjamber, ce qui, dans son état d'ivresse, n'était pas précisément facile.

Néanmoins il allait y parvenir quand une main le saisit par le collet de son vêtement et le rejeta en arrière, tandis qu'une voix disait à son oreille :

— Eh bien ! l'ami, quelle singulière idée vous prend de faire un plongeon ? Nous ne sommes pas, ce me semble, dans la saison des bains froids ..

— Laissez moi... fit l'ivrogne en essayant de se débattre. Tonnerro du diable, fichez-moi la paix !... Si je veux piquer une tête, ça ne regarde que moi !...

Léopold était vigoureux. Sa main ne lâcha point prise et cloua sur place le frère de Victor Béralle. En même temps il ajoutait d'un ton ferme :

— Allons, pas de bêtises, mon petit Richard... Ce n'est pas pour un malheureux billet de mille francs qu'on s'amuse à se noyer à votre âge...

Le jeune homme, en entendant ces mots, cessa toute résistance. Un ahurissement complet s'empara de lui.

— Vous me connaissez... balbutia-t-il.

— Parbleu ! Richard Béralle, amoureux de la petite Virginie Baudu, une jolie fille, fraîche comme un bouton de rose, et dont la sœur Etiennette doit épouser votre frère dans une quinzaine de jours.

— Puisque vous savez ça, vous savez aussi que maman Baudu m'a flanqué à la porte...

— Sans doute ; mais avant trois jours elle vous rouvrira sa porte et ses bras... Je m'en charge...

— Vous vous en chargez ?

— Parfaitement...

— Vous avez donc un billet de mille francs à me prêter ?...

— Peut être...

Richard tressaillit.

— Est-ce une blague ? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde... C'est très sérieux... Il dépend de vous d'avoir les mille francs en question...

— Que faut-il faire pour cela ? Dites... Parlez... Je suis prêt à tout... à tout, vous m'entendez bien...

— Prenez mon bras et venez.

Richard fixa ses yeux hébétés sur l'homme qui lui parlait ainsi, puis brusquement il lui saisit le bras en s'écriant :

— Allons... Quand vous seriez le diable, je vous suivrais...

L'ex-réclusionnaire l'entraîna. Ils remontèrent tous deux vers le quai de Beroy.

Au bout d'un instant, l'ivrogne ralentit le pas et bégoya :

— Je vous ai déjà demandé ce qu'il faudrait faire pour gagner les mille francs, et vous ne m'avez point répondu...

— Je vous répondrai tout à l'heure...

Sur le quai de Beroy, Léopold s'arrêta devant la boutique d'un marchand de vins.

Entrons... dit-il en ouvrant la porte et en poussant Ri-

chard devant lui ; puis, s'adressant au maître de la maison : Avez-vous un cabinet ?

— Oui, monsieur, au fond... il y a un poêle... vous serez très bien... Qu'est-ce qu'il faudra vous servir ?

— Un saladier de vin chaud.

— Bravo ! murmura Richard. Le vin chaud, c'est ma passion...

Les deux hommes entrèrent dans le cabinet bien clos, parfaitement isolé de la première salle où se trouvaient quelques buvours fumant et jouant aux cartes.

Richard, de plus en plus abruti par le changement de température, se laissa tomber sur une chaise. Un gargon apporta le vin chaud d'où s'échappait une odeur excitante de cidre et de cauelle. Léopold remplit les verres.

— Trinquons... — s'écria-t-il.

L'ivrogne but d'un seul trait une ample rassade, fit claquer sa langue et, galvanisé en quelque sorte par le breuvage quasi bouillant, il dit d'une voix raffermie :

— Tu me connais, c'est clair, puisque tu sais mon nom et le resto... Mais moi j'ai beau te regarder, je ne te connais pas... Je ne t'ai jamais vu...

— Ça ne fait rien... répliqua l'évadé de Troyes, tu n'as pas besoin de me connaître, pourvu que je te vienne en aide... Tout à l'heure nous causerons, mais buvons d'abord... J'ai eu froid... j'ai besoin de me réchauffer le torse... A ta santé !...

— A la tienne !...

Les verres furent vidés, remplis de nouveau, et Léopold reprit :

— Là... ça va mieux... Présentement il s'agit de nous entendre... La situation est très simple... Tu as besoin d'un billet de mille...

— Oh ! oui... fit Richard en passant sa main sur son front brûlant.

L'ex-réclusionnaire poursuivit :

— Ces mille francs, la mère Baudu les a pris, pour te rendre service, dans la caisse des ouvriers dont son mari est le dépositaire...

— Et il faut qu'elle les remette où elle les a pris... murmura Richard en bégayant de nouveau.

— Sinon, on accuserait son mari de détournement, n'est-ce pas ?

— Oui...

— A moins qu'elle ne pronne l'argent sur la dot de sa fille Etiennette, ce qui la forcerait à dire à papa Baudu et à ton frère que tu as emprunté et que tu n'as pas rendu, malgré tes belles promesses.

— Oui... répéta Richard.

— Tu as mis la brave femme dans une fichue position, n'est-ce pas ?

— Ah ! je le sais bien... Aussi je voulais me noyer, et ça serait fini si tu ne m'en avais pas empêché... Buvons...

— C'est... A ta santé !

— A la tienne !... Et je retournerais piquer une tête sortant d'ici, si tu ne me tirais pas d'affaire...

— Un peu de patience, donc ! fit Léopold en riant. Les mille francs que je te prêterai peut-être te seraient-ils rendus dans les bonnes grâces de la maman Baudu ?

— Je lui dois, outre cela, trois cents francs de nourriture... Total, treize cents.

— Ces treize cents francs payés, tu reviendrais le futur officiel de Virginie ?...